

et de fêter avec enthousiasme. Cette crosse, en la voyant, je l'ai reconnue. . . . Les braves gens des Trois-Rivières ont couvert d'or et orné de pierreries cette crosse de bois, mais je l'ai reconnue quand même. . . . C'est bien elle; c'est une des crosses que les arge gardiens de ces trois futurs évêques avaient cachées dans le buisson de l'Île-à-la-Crosse.

Vous savez sans doute, messieurs, ou je vais vous l'apprendre, que l'ancien missionnaire de l'Île-à-la-Crosse, aujourd'hui votre digne évêque, a bien failli vous échapper et rester sur le théâtre de ses premiers exploits pour y porter jusqu'à la mort sa crosse et sa mitre glorieuses. Je me suis demandé bien des fois ce que les gens des Trois-Rivières, après tout pas plus dignes que les autres en apparence, avaient bien pu faire au bon Dieu pour mériter d'avoir un tel évêque ! Je le devine maintenant, après ce que depuis trois jours je viens de voir et d'entendre chez eux.

Je vous ai entendu dire, Monseigneur, en réponse à certaines adresses qui vous ont été présentées ces jours-ci, que vous n'avez été qu'un pauvre jardinier répandant sur les plantes et les fleurs de votre jardin l'eau que des mains généreuses et charitables avaient mise dans votre arrosoir. Il se peut qu'ici vous trouviez bien des mains charitables pour remplir votre arrosoir, mais quand vous étiez seul, là-bas, au milieu des tribus sauvages du Nord-Ouest où je vous ai trouvé à l'œuvre quand j'y suis arrivé, vous n'aviez personne pour le remplir. Quand vous alliez de bourgade en bourgade, parcourant les vallées et les prairies, couchant sur la dure et souvent en plein air, quelques fois n'ayant pas de quoi rassasier votre faim ni étancher votre soif, vous n'aviez alors pour remplir votre arrosoir que les sueurs de votre front, les larmes de vos yeux et la charité inépuisable de votre cœur de missionnaire.

Je me rappelle ce jour, Monseigneur, où je vous rencontrai pour la première fois et c'est le cœur bien gros d'émotion que je me représente encore l'angoisse du vôtre durant cette nuit oruelle où vous croyiez voir, le lendemain, se lever pour vous la dernière aurore. (1) Lorsque je vous arrivai, avec mes sauvages, vous aviez déjà dit de loin, de bien loin, adieu à vos parents, à vos amis, à votre mère chérie qui allait ignorer toujours le malheureux sort de son fils ou mourir en l'apprenant.

Et combien de fois, hélas ! n'avez-vous pas couru les mêmes dangers, ou d'autres non moins redoutables ! Vous savez, vous, Monseigneur, que je n'exagère pas quand je trace ce sombre tableau des misères, des souffrances et des angoisses du missionnaire de ces

(1) Allusion à la bataille des Métis contre les Sioux le 18 juillet 1851. Voir détails racontés dans une lettre du P. Lacombe reproduite dans "Les Cloches," 1er mars 1917, pp. 78 et suiv.